

LES GRANDES FAMILLES

PHILIPPE SÉGUY

Les ROSTAND



Pygmalion

PHILIPPE SÉGUY

Les ROSTAND

Cyrano de Bergerac, L'Aiglon, Chantecler... autant de pièces de théâtre, autant de chefs-d'œuvre nés de l'imagination fertile et du talent d'un homme, Edmond Rostand. Rostand, le nom d'un clan, originaire de Provence. Et l'on se prend à rêver devant celui qui a brûlé sa vie pour nourrir ses vers. Ses deux fils, Jean et Maurice, l'un biologiste et l'autre poète, écrivent, eux aussi. En rendant hommage à une famille entière, sur plusieurs générations, ce livre décrypte avec passion les secrets, éclaire ambitions, envies cachées, frustrations aussi, déceptions parfois.

Grâce aux témoignages et à une enquête rigoureuse, un monde alors ressurgit, couleur sépia, pailleté d'or et de champagne, celui de la Belle époque, puis des folles années 1920, des premières de théâtre, des cafés élégants, des restaurants, du grand et du demi monde, de la bohème littéraire, des critiques, souvent féroces.

Sarah Bernhardt, l'amie fidèle, l'étoile du siècle, lance et lance encore les vers de sa voix d'or. Il n'est que temps de frapper les trois coups. Et de convoquer devant le tribunal du temps ces ombres glorieuses, une certaine idée du génie français. Un récit captivant.

Philippe Séguy est journaliste, historien et romancier.

Pygmalion

LES ROSTAND

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le Vent du Sud, Mémoires du comte de Cagliostro, Presse de la Renaissance, 1999.

Jeanne d'Arc, Pocket, 1999.

Portrait de Claire en bleu marine, Fayard, 2003.

Et Embrassez la liberté sur la bouche, Flammarion, 2011.

Stanislas ou un caprice de Joséphine, Flammarion, 2013.

Journal de Joséphine B., impératrice, Flammarion, 2014.

Biographies

Mylène Farmer, Ainsi Soit-elle, Taillandier, 1992.

France Gall, Michel Berger, deux destins pour une légende, Éditions du Rocher, 1994.

Fabiola, la reine blanche, Bayard, 1995.

François Bayrou : et si la Providence veut... Éditions du Rocher, 2007.

Essai

Histoire des modes sous le Premier Empire, Taillandier, 1988.

PHILIPPE SÉGUY

LES ROSTAND



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-1063-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ilan

«Le navire se nomme l'*Alceste*. Le capitaine est M. Blanc, de La Ciotat. L'armateur est un des plus dignes négociants de Marseille, M. Bruno Rostand. Il nous comble de prévenances et de bontés. Il a résidé lui-même longtemps dans le levant. Homme instruit et capable des emplois les plus éminents, dans sa ville natale, sa probité et ses talents lui ont acquis une considération égale à sa fortune. Il en jouit sans ostentation et, entouré d'une famille charmante, il ne s'occupe qu'à répandre parmi ses enfants les traditions de loyauté et de vertu. Quel pays où l'on trouve de pareilles familles dans toutes les classes de la société ! Et quelle belle institution que celle de la famille qui protège, conserve, perpétue la même sainteté de mœurs, la même noblesse de sentiments, les mêmes qualités traditionnelles dans la chaudière, dans le comptoir ou dans le château. »

Ainsi parle Alphonse de Lamartine¹ dans les toutes premières pages de son célèbre récit, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient, 1832-*

1. Alphonse de Lamartine (21 octobre 1790-28 février 1869). Écrivain, poète, dramaturge et homme politique français.

LES ROSTAND

1833. Titre interminable, révélateur d'une classe aisée, nonchalante et qui, au gré de l'aventure bercée par les flots, sait prendre son temps. Étonnante prémonition, adoubement à travers les années d'un poète qui se prend d'une amitié sincère pour le grand-père d'un autre poète, Edmond Rostand.

Voici le nom lâché, Rostand, et la dernière syllabe fleure déjà les parfums du sud, de la garrigue léchée par le soleil, saturée des senteurs de thym et de romarin. Un décor aussi, un cliché. Le fruit de la chromolithographie.

Car Rostand fut jadis Rostagni, une famille implantée au village d'Orgon, niché sur les bords de la Durance, entre les Alpilles et les hauteurs rases du Lubéron. Le village est fortifié, signe de temps bien incertains. Les ruines d'un ancien château fort le dominant de ses ombres. À ses pieds, la Durance et sa vallée. Par beau soleil, la vue s'étend jusqu'aux toits de Salon, la patrie de Nostradamus¹, vers Lamanon, là où Bertrand le troubadour chantait ses vers, et Arles, la belle ville et les cimes violines du mont Ventoux.

L'air respire encore les accords de Pétrarque, tout invite en Provence à caresser la lyre. Mieux encore. Selon toute vraisemblance, Molière est venu à Orgon y donner sa comédie. Orgon n'est-il pas le nom de ce bourgeois trop confiant que la vilénie de Tartuffe jetterait presque au précipice ? Alphonse Daudet², autre chantre de la belle Provence, s'était persuadé qu'Argan, personnage du *Malade imaginaire*, n'était que la déformation d'Orgon, accent méridional en sus.

Un bel écrin donc, pour la famille. Active. Unie. Famille, je t'adore, famille chantée par Lamartine, solide, aimante,

1. Michel de Nostredame (14 décembre 1503-2 juillet 1566). Apothicaire, médecin, astrologue. Ses prophéties sur la marche du monde sont restées célèbres.

2. Alphonse Daudet (13 mai 1840-16 décembre 1897). Écrivain et auteur dramatique. Ses *Lettres de mon moulin*, définitivement publiées par Alphonse Lemerre en 1879, connaissent un grand succès qui perdure encore.

LES ROSTAND

audacieuse dans ses ambitions et ses choix. Égrenons l'arbre généalogique de ces gens qui ont du bien et de l'avenir. Figures du passé, sur l'instant de renaître... Ainsi, Claude, né en 1595, père d'André, né en 1636, et qui convole en justes et belles noces avec Anne Espérandieu ; et leur fils, prénommé Claude, comme son grand-père, né en 1663, devient le mari de Suzanne Jourdan. De cette union solide naît Esprit. Et, enfant de bonne souche, il n'en manque guère.

D'ailleurs, vers 1660, on abandonne ce Rostagni, trop italianisant, trop rural, pour Rostan, et enfin, Rostand. Esprit devient notaire royal, ce qui est excellent pour se frotter aux puissants, se laver progressivement des relents de paysannerie, tandis que les cadets vouent leur vie à Dieu, car on a de la religion dans la famille. Esprit parle français, le bon français de Versailles, précis, sonore, ce qui est utile à des paysans qui n'entendent que le provençal, chantant, mais plus commun.

En 1740, Alexis-Joseph, fils d'Esprit Rostand, ne veut pas demeurer dans ce petit village d'Orgon, bien trop étriqué à son goût. À peine a-t-il atteint l'âge d'homme qu'il part pour Marseille, y devient négociant, monte une belle fortune en se lançant dans le commerce des draps.

Alexis Rostand, né le 18 juillet 1726, est un homme riche, car il semble bien que la famille ait le génie des affaires. Las ! La Révolution éclate, Alexis trépassé et voici ses fils ruinés par l'instabilité du pouvoir. Rien de bon assurément ne peut naître de ce régime impie qui tue les prêtres et ruine le commerce. Plein de courage, Louis, l'un des fils d'Esprit, combat pour le roi et prend la tête des Provençaux contre la Convention en 1793. Durant sa vie, il demeurera fidèle à la monarchie et à l'issue du 18 Brumaire qui porte Bonaparte au pouvoir, il préfère rentrer à Orgon. La police impériale aura ordre de le faire surveiller.

On ne badine pas avec le roi et la foi chez les Rostand. Son frère Alexis, né le 23 janvier 1769, qui porte le même

LES ROSTAND

prénom que son père, est déclaré suspect comme toute sa famille. Afin d'échapper à la guillotine, le jeune homme de vingt ans s'engage dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Détail savoureux, dans la même armée sert un autre jeune homme venu de Maillane, François Mistral, le père de Frédéric¹, le poète de *Mireille* ! Clin d'œil des muses...

Alexis n'a pas froid aux yeux. Un beau jour, il entre le premier dans une redoute, abat plusieurs ennemis autrichiens. Mais il n'a pas attendu les ordres, préférant intervenir lui-même, selon l'urgence du moment. Au lieu d'en être récompensé, reconnu, il est aussitôt incarcéré à Perpignan, jugé comme traître à la patrie. Le malheureux attend la mort et c'est Thermidor et la chute de Robespierre qui le tirent d'un sort misérable.

Rendu à la liberté, il épouse sa cousine, Marguerite, une Estrangin, un autre nom à l'accent en pirouette qui fleure bon la lavande, et ce n'est pas rien ! Les Estrangin sont une famille d'Orgon, venus là à l'aube du xvii^e siècle, des gens de bien qui n'en manquent pas, des bourgeois de villes ayant des terres aux champs, profondément attachés à leur roi et à la religion, persécutés donc par la Révolution française.

Ils ne cèdent rien, sur rien, et parfois subiront le martyre. Louis Estrangin, père de Marguerite, meurt avec courage sur l'échafaud. Son fils, prénommé également Louis, est fusillé en 1793. Enfin, seul Jean, né en 1762, devient avoué à la cour d'Aix, puis à l'issue de la Révolution, avoué à Marseille. Il épouse sa cousine Claire Rostand, la fille d'Alexis Rostand qui, lui aussi, vit et travaille dans la cité phocéenne.

Le frère de Claire Rostand, prénommé également Alexis, épouse sa cousine germaine, Marie-Thérèse, sœur d'André Rostand, le notaire d'Orgon. De ce mariage entre Rostand est issu Joseph Rostand, père d'Eugène et grand-père d'un

1. Frédéric Mistral (8 septembre 1830-25 mars 1914). Poète français, écrivain et lexicographe de langue d'oc.

LES ROSTAND

petit Edmond Rostand, dont on sera amené à beaucoup parler. Un enchevêtrement donc, mais soigneusement orchestré, de ces garçons et filles pour qui le mariage est avant tout union de fortunes et d'idées communes, de lieux identiques, de proximité aussi. Chacun apportant sa lourde pierre afin de construire un édifice solide, inébranlable, la famille. Idée qui fut royale, aristocratique, idée suprêmement bourgeoise, qui tend vers l'idéal du clan, solidaire, efficace. Mariages consanguins aussi qui se font avec la bénédiction des prêtres.

Marseille a conservé l'image et le souvenir d'Alexis, élu député sous les Cent-Jours, président du Conseil général, où siège également son frère Bruno, mais aussi président de la chambre et du tribunal de commerce, de 1832 à 1837. Et maire de sa bonne ville, du 14 août 1830 à 1832. Son frère Bruno, né en 1780, dont les mérites sont tant vantés par Alphonse de Lamartine, sera commis pour la maison Anthème, à Constantinople, puis à Alep. Armateur lui-même, il commerce avec le Levant.

Son neveu, Joseph, est un charmant garçon, à qui la famille a déjà transmis le goût du panache, de la loyauté, du sens du devoir. Le jeune homme devient receveur municipal de la ville de Marseille, fonction paisible s'il en est, qui lui promet de jolis loisirs. Dans l'un des salons qu'il fréquente il tombe foudroyé sous le charme d'une Mme Preyre, beauté tout exotique, mais déjà mariée, à vingt et un ans, à Malaga, le 19 avril 1830, avec un certain Louis-Justin-Barthélemy Preyre, négociant marseillais, qui l'avait séduite dans sa ville natale espagnole.

Françoise Sébastienne Félicie de Ferrari, dont les ancêtres ont été anoblis par Stanislas¹, dernier roi de Pologne, est pleine de grâces, de fantaisies, d'audaces. Son mari a été frappé par une crise d'apoplexie. Elle s'occupe de lui, refuse

1. Stanislas Leszczyński (20 octobre 1677-23 février 1766). Roi de Pologne, il devient également le beau-père de Louis XV.

LES ROSTAND

obstinément de le quitter, mais devient la maîtresse de Joseph Rostand. Deux fils naissent de la passion de leurs parents ! Le docteur Roberty, ami de la famille, procède donc à deux accouchements. Les garçons sont déclarés à l'état civil sous des noms d'emprunt, Marans pour Eugène, Gasan pour Alexis.

Quelques années plus tard, à la mort de son époux, Félicie de Ferrari consent à épouser Joseph qui attendra encore trois années avant de reconnaître officiellement ses fils qui ont alors respectivement treize et douze ans. Le 11 novembre 1861, cette femme fantasque qui se vante d'avoir du sang maure, souffrant de névralgies faciales atroces et de neurasthénie, s'éteint, à l'âge de cinquante et un ans.

C'est fait. Pour la première fois, un Rostand a osé se marier en dehors de la famille, répugnant à convoler avec une cousine ou une alliée proche. Ne répugnant pas au suave parfum du scandale, de l'adultère, de la bâtardise même. Le sang doré de Félicie, nourri des lumières de l'Espagne mais aussi de l'Italie, des paysages découpés à la lame de la Méditerranée, se mêle à celui de la Provence séculaire, de la Marseille brouillonne et ordonnée, grecque avant d'être romaine.

Lieux, parfums, silhouettes dont le poète saura se souvenir à l'instant choisi. Dans chacune de ses pièces ou poèmes, leitmotiv coloré, le port, la rade, les murs verdis de mousse, les mariniers bavards, les odeurs d'orange, de goudron, de café frais moulu, les vers charnus de Catulle¹ et d'Ovide², reviennent, vivants, chantants.

Que fait le jeune Edmond ? Dans son lycée, il rêve, il regarde le doux balancement des platanes dans la cour, leur déhanchement oriental. Son professeur de troisième,

1. Catulle (84 avant J.-C.-54 avant J.-C.). Poète romain.

2. Ovide (43 avant J.-C.-18 avant J.-C.). Poète romain, auteur, entre autres, du fameux *Art d'aimer*.

M. Guérillot, s'en indignent, le tance : « M. Rostand, vous ne savez jamais une leçon, vous musardez tout le temps. Puis, quand arrive une composition, vous donnez la veille ou l'avant-veille un grand coup de collier et je me vois forcé de vous donner la place de premier ou de second. Comment voulez-vous que vos camarades ne soient pas tentés d'en faire autant ? Vous donnez le mauvais exemple ! »

Edmond Rostand écoute gentiment, sourit complaisamment et n'oublie rien. Bien des années plus tard, il sera l'auteur de ces *Musardises* qu'un critique comparera aux contes d'Espagne et d'Italie de Musset¹. Pour l'heure il baguenaude, et construit cette culture profonde et vaste que nombre de ses contemporains possèdent. Ce fumiste inspiré, ce surdoué, selon la formule actuelle, remporte les prix d'excellence, multiplie les accessits de version latine et grecque, d'histoire, de géographie et lors des cérémonies de remises de prix, le recteur Bourget, le père de l'écrivain², ne se doute pas que ce petit élève si précoce siégera un beau jour avec son fils Paul à l'Académie française...

Edmond Rostand adore l'histoire, il l'aime comme les élèves de cette fin de siècle l'idolâtrèrent. Le poète de *La Princesse lointaine*, à l'intrigue médiévale, de *Cyrano de Bergerac*, et de *L'Aiglon*, saura se souvenir des heures et des heures passées à l'étudier sous la lampe à pétrole. Le jeune élève excelle aussi en français, dévore Walter Scott³. Ce doux rêveur est, en somme, un bourreau de travail qui ne cesse de pencher son petit front têtue sur les textes et les livres. Il s'amuse même à écrire des pastiches d'auteurs du

1. Alfred de Musset (11 décembre 1810-2 mai 1857). Poète et dramaturge français.

2. Paul Bourget (2 septembre 1852-25 décembre 1935). Écrivain et essayiste français. Son succès, souvent mondain, sera immense.

3. Sir Walter Scott, premier baronnet (15 août 1771-21 septembre 1832). Poète et écrivain écossais, illustre figure du romantisme anglais, ses romans « médiévaux », comme *Quentin Durward* ou *Ivanhoé*, sont restés célèbres.

LES ROSTAND

xvii^e siècle, avec un faible pour la marquise de Sévigné, mais demeure irréductiblement imperméable aux mathématiques.

Il est, en bref, dans son petit costume de serge noire, la mèche blonde et ordonnée dissimulée sous la casquette anglaise, un élève, non pas modèle, mais diablement séduisant pour ses professeurs.

Le père d'Edmond, visionnaire, voit grand, très grand, pour ce fils adoré. Il est une figure étincelante et, selon son petit-fils Maurice Rostand : « Il y avait en lui quelque chose de très émouvant. J'ai toujours senti qu'il désirait être poète et il avait en effet débuté par de minces plaquettes de poésie. Il avait fait une carrière d'économiste qui le mena à l'Institut et dont, malgré tout, je pense qu'elle recouvrait une certaine désillusion. Le poète, bien qu'il se fût tu, n'était pas mort en lui. Eugène Rostand est devenu l'apôtre de la mutualité ; il a voué sa vie au développement du Crédit Agricole, à l'amélioration des logements ouvriers et, l'un des premiers en France, il eut cette idée féconde, faire travailler les fonds de la caisse d'épargne, l'argent du peuple au profit du peuple ; employer cet argent social à construire des maisons où les plus pauvres trouveraient un logement décent. Je ne pense pas que ce soit sans heurt que mon grand-père ait renoncé à être poète. Ce vieil enfant provençal, que le temps n'avait jamais dépossédé d'une incurable candeur, on avait l'impression qu'il avait un peu joué aux choses sérieuses pour se consoler d'avoir abandonné les choses aisées. »

Ce père très aimant comprend d'instinct son fils. Il pressent chez lui la fibre d'excellence. Adieu donc Marseille et voici Paris et son lycée Stanislas, choisi pour la rentrée scolaire de 1884. Tout change. Le jeune homme de seize ans, choyé au-delà du possible par une mère et des sœurs dans l'adoration, se voit perdu au milieu de ses condisciples, barbe naissante, uniforme quasi militaire, serré à la taille, ponctué de boutons dorés. Il est un parmi tant d'autres.

LES ROSTAND

Adieu la douceur marseillaise, adieu la nonchalance de ses placettes, des jeux, des kiosques à musique du parc Borély. Voici un Paris gris et froid comme une caserne. Nouvellement interne, il en souffre, ne le confie pas trop dans ses lettres. Edmond est un pudique. Que faire ? S'affirmer par la grâce et les lumières de l'esprit. Devenir un élève excellent parmi des condisciples brillants.

Les professeurs le remarquent. Voici Paul Desjardins qui commente Homère en exécutant des danses grecques ! René Doumic¹, jeune enseignant de vingt-quatre ans, futur auteur d'une *Histoire de la littérature française*, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*, qui restera l'ami fidèle d'Edmond, le suivant à l'Académie française où l'élève avait précédé le maître. « Le bon Lorber, se souvient le jeune homme, me lisait Goethe, comme on vous donne en secret du gâteau. » Révélation que la langue allemande, Rostand devant plus tard traduire le *Faust* en vers français.

Un autre maître porte un nom, déjà, de théâtre, crépitant comme une amorce, Boris de Tannenberg, qui lui révèle Shakespeare et le choc est immense, définitif. Et Boris est aussi un admirateur du théâtre espagnol, fêru de Lope de Vega. Le condisciple et ami d'Edmond Rostand, Pierre Veber², devenu journaliste et écrivain, évoque cette période indélébile dans un article du *Gaulois* du 11 mai 1922. « Edmond était l'élève remarquable et remarqué. Tout jeune, il était déjà plus que les autres et semblait plus âgé. Il parlait peu et ne semblait guère travailler ; assurément, il songeait à quelque princesse lointaine et vivait en marge du monde réel. Il avait un vif enthousiasme pour le théâtre et il fut le meilleur élève du brave Dupont-Vernon, qui laissa le renom d'un parfait professeur de diction. Aux fêtes scolaires, il

1. René Doumic (6 mars 1860-2 décembre 1937). Écrivain, journaliste et grand critique littéraire, membre de l'Académie française dont il sera le secrétaire perpétuel.

2. Pierre Veber (15 mai 1869-1942). Dramaturge, auteur de romans et de contes humoristiques.

LES ROSTAND

jouait la comédie, et je ne blesserai aucun de nos sociétaires nationaux si je prétends qu'il interpréta *Le Malade imaginaire* mieux qu'à la Comédie-Française. »

Six mois après son entrée au lycée Stanislas, drame national : Victor Hugo, au joli mois de mai, meurt. Le professeur Desjardins, incontournable figure de l'intelligentsia jusque dans les années 1930, auteur de centaines d'articles, animateur de réunions annuelles d'intellectuels attachés à la liberté d'opinion, les Décades de Pontigny, pleure devant ses élèves. Imaginons la réaction de Rostand ! Si les lettres que le jeune homme adresse à son père ont toutes été perdues, nul doute qu'il soit lui-même bouleversé devant la disparition du prince des poètes. Les funérailles seront grandioses.

Edmond attend patiemment les vacances. S'ennuie-t-il ? Peut-être. En souffre-t-il ? Sûrement. Et pourtant, un homme lui apporte un brin de sa folie, le florilège enturbanné de ses audaces. Ce Cyrano avant la lettre est l'un de ses cousins par alliance, puisqu'il a épousé Paule Estrangin. Il porte une moustache vernie de mousquetaire, est beau comme le soleil en juin et son nom fleure déjà les duels dans les aubes fraîches.

M. le comte de Villebois-Mareuil¹ est officier. Il est brillant, insolent et donne à ce petit-cousin encore un brin timide des conseils à faire frémir les rosières. « Mon cher, il n'y a que deux façons de réussir, lui lance-t-il à travers les volutes de son cigare, le jeu et les femmes. »

Villebois-Mareuil emmène Edmond au théâtre, où le jeune homme croise des dames au parfum de violette ou de lis, qui le regardent et le forcent à rougir, et le poète, dans son discours de réception à l'Académie française, se souviendra

1. Georges Henri Anne Marie Victor, comte de Villebois-Mareuil (22 mars 1847-5 avril 1900). Militaire français, ancien élève officier de l'école de Saint-Cyr, il est fait colonel. Une statue figurant sa mort le représente à Nantes, sa ville natale, sur la place de la Bourse.

LES ROSTAND

de cet être vibrant de panache, courageux, héros de la guerre de Cochinchine et qui mourra frappé d'une balle anglaise en défendant la cause des Boers. « Il m'enlevait gentiment, me transportait dans des paysages bien choisis et me contait de belles histoires de guerre et d'amour. Parfois un de ses mots avait l'amertume saine d'une feuille de laurier qu'on mâche ; il était jusqu'au soir étincelant sans y toucher ou profond comme par mégarde. Il me ramenait ébloui et reposé. Il m'avait appris de tout sans avoir l'air de rien. »

Le temps des vacances... Le jeune Rostand, élève méritoire, a droit à du repos. La famille a ses habitudes. Mme Rostand mère a besoin, pour ses nerfs, de la ville d'eaux de Luchon. En voiture, la famille entière se rend à la gare Saint-Charles où un train poussif remonte lentement la vallée du Rhône, franchit le fleuve et met une journée entière à parvenir jusqu'à la belle plaine étouffante du Languedoc. Voici Toulouse où la famille passe la nuit dans le meilleur hôtel de la ville rose. Changement de train. Après l'express qui continue vers Bordeaux, il ne faut pas rater le train de Bayonne. Edmond se divertit à regarder la cime des Pyrénées qui semblent badi-geonnées de bleu et d'encre.

À Montréjeau, nouveau changement. Un train au format de jouet mène les Rostand à Luchon et ses eaux sulfureuses. Eugène Rostand, familier des lieux, y a fait bâtir, au lendemain de la guerre de 1870, une villa cossue aux allures de chalet car la Suisse est à la mode et les balcons de bois ajourés dominant les eaux vives de la Pique. Leur murmure enroué fredonne dans le silence pour le plus grand bonheur d'Edmond qui entend et retient.

Là, la famille reçoit tout ce qui compte dans la petite ville thermale, les amis, les curistes, les hôtes prestigieux de passage, le duc de Parme¹, le baron de Nervo², Ernest

1. Robert I^{er}, duc de Parme (9 juillet 1848-16 novembre 1907). Il fut le dernier souverain du duché de Parme, de Plaisance et de Guastalla.

2. Robert, baron de Nervo (1842-1909). Industriel français.

LES ROSTAND

Reyer¹, l'écrivain Stephen Liégeard², l'inventeur de l'expression « Côte d'Azur » et qui inspira à Daudet le fameux *Sous-préfet aux champs*...

Le petit garçon mince aux yeux bruns et grands ouverts, aux boucles agitées par l'air frais, s'amuse à cueillir et à respirer crocus et renoncules, bleuets, gentianes et lorsqu'il rentre de ses courses dans les champs, il entend au loin tinter le carillon de Saint-Mamet.

Un oncle lui offre un théâtre de guignol. Grande joie ! Sa première, toute première piécette lui est inspirée par une figure locale, Carrère, un coiffeur, sorte d'Artaban du ciseau qui prétend soigner les calvities à base de lait de renard ! « Je suis poète élégiaque », lance Guignol à Gnafron lorsqu'il lui demande son métier.

À seize ans, le garçon déjà poète dans l'âme confie à un ami qu'il veut écrire une pièce sur le drame carliste.

1. Louis Étienne Ernest Rey dit Ernest Reyer (1^{er} décembre 1823-15 janvier 1909). Compositeur français.

2. Stéphane (ou Stephen) Liégeard (29 mars 1830-29 décembre 1925). Écrivain et poète français.

1887, Marseille

Monsieur Eugène Rostand, parmi ses fonctions qui sont déjà nombreuses, est également et depuis une année le directeur de l'Académie de Marseille, société savante fondée par le glorieux maréchal de Villars¹ en 1726. Qui a mis à l'ordre du jour un étrange sujet destiné aux poètes en herbe, comme le veut une tradition séculaire et provinciale. « Deux romanciers de Provence, Honoré d'Urfé² et Émile Zola³. » Étrange sujet si l'on sait que la mère d'Urfé a donné la vie à son fils par le plus grand des hasards à Marseille. La famille de Zola est d'origine italienne, le romancier de *Germinal* est

1. Claude Louis Hector de Villars (8 mai 1653-17 juin 1734). Maréchal de France, vainqueur de la bataille de Denain contre les Austro-Hollandais commandés par le prince Eugène.

2. Honoré d'Urfé (11 février 1567-1^{er} juin 1625). Écrivain français, auteur de romans du genre précieux et fleuve comme *L'Astrée*.

3. Émile Édouard Charles Antoine Zola (2 avril 1840-29 septembre 1902). Écrivain et journaliste français, auteur de la saga des *Rougon-Macquart*, vingt volumes qui racontent l'ascension et la chute d'une famille française sous le Second Empire. Zola est le chef de file de l'école naturaliste. Il prit parti dans l'affaire du capitaine Dreyfus. Son *J'accuse* est demeuré fameux.

né à Paris, mais il a fait ses études secondaires à Aix, ayant Cézanne comme condisciple.

Tout oppose ces deux auteurs, le très précieux contre le très réaliste, la cour contre les corons. Le sujet enflamme la jeune imagination d'Edmond qui se met au travail avec acharnement. Voilà déjà sourdre au travers du texte, déjà effleurés, les grands thèmes du poète, leitmotiv ponctué à travers les lignes, la lumière, l'ardeur de l'astre, et déjà on se prend à rêver de *Chantecler* lorsque le flamboyant coq s'adresse au soleil du matin.

« Là, près de la mer chantante, sous le ciel bleu, dans l'air parfumé, tout est roman et ce qui ne l'est pas le devient. Car l'imagination des Provençaux est comme leur soleil, ce soleil dont la lumière chaude transfigure et fait resplendir. La couleur éclate partout où il pose sa caresse ; d'une vieille rue grimant dans un quartier sale, d'un groupe déguenillé, il fait quelque chose de pittoresque et de saisissant. Demandez à tous les peintres ; d'un rien, on fait un tableau avec ce soleil ! Et avec cette imagination qui n'a qu'à rayonner comme lui pour que tout se dore et se poétise, il n'en faut pas beaucoup plus pour faire un roman. »

Edmond a l'amour de l'amour. Le jeune homme rêve d'aimer sans partage, comme ces troubadours qui chantent, infiniment, leur passion pour des dames à hennin, indifférentes. « Il semble que nulle part le roman ne doive être plus en faveur qu'au pays de l'imagination toute-puissante, en cette Provence amoureuse de l'Amour (c'est chez elle qu'il a tenu des cours célèbres) et qui aime tout ce qui en parle, ou jadis, la venue, chaque Nouvel An, avec la saison des violettes, du troubadour, ce romancier voyageur. »

Edmond a tant écouté, retenu, dans le silence de la branche, le son de l'insecte, le soleil aigu qui brûle la nuque, l'air cru et la roche nue qu'il peut se livrer, déjà, et aimer l'amour avec passion. On devine chez ce très jeune homme une aspiration à la différence, une volonté âpre de se jeter à corps perdu dans la bataille des lettres, de tout sacrifier à la prose et aux vers. Aimer, à ses yeux, c'est créer. La vie ne

vaut d'être vécue que pour cela. Exclusivité de jeunesse qui deviendra le désir exclusif d'une vie.

D'Urfé et Zola ! Dans le contraste de ces deux noms, le génie de la Provence se révèle plein d'âpreté et de violence et aussi de délicatesse. Elle est le pays des amours ardentes et sensuelles, comme aussi celui des tendresses pures et platoniques, qui garde le souvenir d'un Pétrarque¹ ou d'une Laure de Noves. Il y a la Provence sauvage, fille aux cheveux fauves plantés sur une nuque puissante, brunie au soleil, superbe de santé, de sève débordante, aimant une langue forte et vraie, mais dure souvent et cynique. Il y a aussi une femme d'une grâce amollie et presque énervée, raffinée de goûts, Italienne dans son amour et ses douceurs et des concetti, d'un parler musical et enjôleur, ayant préféré à l'odeur simple et saine des lavandes les parfums quintessenciés et musqués... Et le mot célèbre nous revient en mémoire : la Provence nous apparaît bien ici comme la femme parfumée avec d'Urfé, la gueuse avec Zola. Le raffinement suave de Cyrano, le côté peuple du *Flambeau* de Zola.

Honoré d'Urfé, dont Rostand le poète se souvient dans *Cyrano*, précieuses énamourées, parfumées à la jonquille, précises en leurs mots découpés comme une dentelle de sucre et Christian, si charmant baron de Neuville, idolâtré par Roxane, beau comme un « héros de d'Urfé ». Souvenirs donc, textes lus et annotés et si Zola, selon Rostand, doit être réservé à « un petit troupeau très restreint d'artistes, de lettrés, de délicats », d'Urfé, poudré et frisotté comme au grand siècle, est une manière de guide, parnassien avec la lettre, car la poésie ne peut être vulgaire, la littérature est destinée au culte de la beauté. Adoration asphyxiante que ne

1. Francesco Petrarca, en français Pétrarque (20 juillet 1304-19 juillet 1374). Érudit, humaniste et poète italien. Dans son célèbre *Canzoniere*, il chante, sans relâche, son amour pour la belle Laure de Sade, rencontrée alors que la jeune fille sortait de l'église du couvent de Sainte-Claire, en Avignon.

manqueront pas de pointer de l'index les critiques modernes.

Mais, pour le moment, Eugène Rostand est infiniment fier de ce fils à qui l'Académie de Marseille décerne le prix du maréchal de Villars. Premier succès d'estime pour le jeune poète dont le père fait aussitôt publier le texte dans le *Journal de Marseille*, dont il est directeur, avant d'en faire tirer quelques plaquettes destinées à la famille et aux amis proches.

Pour l'heure, Edmond est à nouveau parisien, il l'est depuis 1885, ravi, comblé, d'abord logé chez un M. de Gorsse au 14 de la rue de Berlin, débaptisée au début de la Grande Guerre, puis rue de Bourgogne. Il est un étudiant modèle, sobre, qui ne fréquente aucun cercle, aucun cénacle, aucun café, il n'est ni hydropathe ni zutiste.

En revanche ses goûts profonds le mènent chez Leconte de Lisle¹, ami de son père de longue date. Il y revoit une jeune fille ravissante, issue de la meilleure société, aperçue et déjà saluée à Luchon, Rosemonde Gérard. Passionné de grec ancien, il lit Euripide ou Homère chez Jean Psichari², 26, rue Gay-Lussac, érudit distingué, ancien élève, comme Rostand, du lycée Thiers, natif d'Odessa et qui parle le grec ancien mieux que le français. Le jeune homme lui lit ses premiers vers que Psichari, aspirant à d'autres génies, trouve médiocres.

Edmond est amoureux. Elle est plus que belle, mystérieuse, avec de grands yeux bruns languissants, un visage couleur de Pierrot lunaire et un corps souple comme une tige de marguerite. Et puis, elle s'appelle Rosemonde et c'est son

1. Charles Marie René Leconte de Lisle (22 octobre 1818-17 juillet 1894). Poète français, il inspire le mouvement parnassien.

2. Jean Psichari (1854-1929). Érudit et universitaire franco-grec, ardent défenseur de la langue démotique grecque.

vrai prénom. La jeune fille tient ce nom de roman médiéval de sa grand-mère, Rosemonde de Valence, la fille du comte de Valence, l'épouse du maréchal Gérard, qui obtient ce grade lors de la Restauration, en 1830.

En 1817, le général Gérard, quarante-quatre ans, épouse à Bruxelles Louise Rose Aimée, fille du général de Valence, qui lui donne trois enfants, dont Louis Maurice Fortuné qui mourut célibataire mais qui avait été l'amant d'une certaine Mme Lee, alors marié à un Anglais souffrant de graves troubles mentaux. Le jeune couple s'aime passionnément et de leurs amours, coupables pour l'époque, naît le 5 avril 1871, ressemblance frappante avec Eugène Rostand, le père d'Edmond, une fille, Louise Rose, notre Rosemonde¹. Ce n'est que deux ans plus tard que le comte Gérard acceptera de reconnaître sa fille.

Rosemonde compte aussi parmi ses aïeux directs la célèbre Mme de Genlis, également femme de lettres, gouvernante des enfants du duc d'Orléans, Louis-Philippe et sa sœur Adélaïde. Rosemonde lui consacrera une biographie où elle s'intéresse à la descendance de l'une des filles, Pulchérie, dont la rumeur prétendait qu'elle était la fille adultérine du duc d'Orléans², le futur Philippe Égalité. L'arrière-grand-mère de Rosemonde aurait donc du sang bleu !

Orpheline de père, le comte Gérard, la jeune fille est élevée par sa mère assistée d'un conseil de famille où siègent Leconte de Lisle et Alexandre Dumas. Rosemonde, douée, intelligente, fine, est poétesse, et elle publie, en 1889, *Les Pipeaux*, qui rencontre un vrai succès. « Elle était

1. Louise Rose Étienne Gérard, dite Rosemonde Gérard (5 avril 1871-8 juillet 1953). Poétesse française.

2. Louis Philippe Joseph, duc de Chartres, puis duc d'Orléans à la mort de son père (13 avril 1747-6 novembre 1793). Prince de sang français. Prenant part aux idées révolutionnaires, Philippe Égalité, comme il se surnommait lui-même, vota la mort de son cousin Louis XVI avant de périr à son tour sur l'échafaud.

LES ROSTAND

poète, s'enthousiasme son fils Maurice, dans ses *Mémoires*, et quel poète, ai-je besoin de le dire. Elle avait publié, jeune fille, ces ravissants *Pipeaux* dont Leconte de Lisle disait un jour à Claretie, "elle a beaucoup de talent Rosemonde Gérard, et ses airs de *Pipeaux* ont de lointains échos de la flûte de Mozart"... Quel beau don de poésie était le sien. Alexandre Dumas fils avait fait couronner par l'Académie française les pipeaux chers à Leconte de Lisle. »

Amoureux, Edmond travaille, sans relâche. Assurément, il ne sera pas avocat ou notaire. Ni même économiste. Il sera poète. Un point, c'est tout. En 1890, il publie, à compte d'auteur, *Les Musardises*, chez l'éditeur Lemerre.

*À l'heure où l'invisible orchestre des cigales
N'exerce pas encore ses petites cymbales
Quand l'horizon est rose et vert de bon matin,
Par les sentiers pierreux de la blanche colline
En jouant un vieil air lentement s'achemine
Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.*

*Sous les pins parasols d'où pleuvent les aiguilles
Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles
Sous le fin gaboulet, comme un merle siffleur
Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante
Il s'en va pour donner une aubade galante
À la belle, qui l'a choisi pour cajoleur.*

Est-ce bon ? Non. Plutôt médiocre, puéril. Daté.

À chaque vers, transpire l'influence d'un Frédéric Mistral, manifestement très abondamment lu, jusqu'à l'écœurement. Certes, le jeune Edmond Rostand de vingt-deux ans ne se réclame d'aucune chapelle, fait fi des parnassiens alors très en vogue, et semble se souvenir d'une fraîcheur d'étudiant récente, dans la chambrette au lit de fer, studieuse et solitaire.

Il est aussi cet amoureux de la Provence, fou de lumière, de nature, de balades dans les sentes fleuries. Et seul

Augustin Filon, ancien précepteur du prince impérial, le fils unique de Napoléon III, s'enthousiasme : « Voilà le début le plus éclatant qu'a vu notre littérature depuis le jour où l'adolescent Musset jeta au vent les *Contes d'Espagne et d'Italie*. » Filon juge l'ouvrage à la fois précieux et négligé, impertinent et câlin exprimant surtout la joie de vivre et d'aimer. Ce souffle du Midi fait fondre les glaces du pessimisme. Une précision, simplement : Filon comme Eugène Rostand sont des bonapartistes convaincus, solidarité oblige...

Sur les cinq cents exemplaires imprimés par Lemerre, le jeune poète en vend trente. Mais Rostand s'en moque. C'est fait. Il a été publié, on a parlé de lui. Il est un poète. Et dans les *Musardises*, malgré maladroites, banalités, clichés de gamin, souffle déjà un petit vent audacieux. « Je ne veux pas de gloire et d'argent à ce prix, je suis peut-être un imbécile, mais je veux vivre ainsi qu'il me plaît et je veux garder ma liberté, garder mes longs cheveux, et mon plastron taché de graisse. Je préférerais boire, ô Wallace, à ton eau, me nourrir de trognons, coucher dans un ruisseau, comme le sage de la Grèce... » Voilà qui évoque la gloire et le panache sans tache de Cyrano. Rostand fait ses gammes et ce qui le hante est en lui, prêt à jaillir, à couler, sans peine, abondant et clair.

« Rien n'est plus adorable au monde,
si ce n'est vous... »

Le 8 avril 1890, Edmond épouse Rosemonde, « cette jeune fille, se souviendra le chroniqueur Gaston Deschamps¹, très mince, très blonde, délicate et gracieuse. Elle récite, sans se faire prier, quelques stances. Sa bonne grâce était tout aimable, sans affectation de naïveté et sans excès de coquetterie. Sa poésie était ingénue et subtile, avec quelque chose d'aérien et de ténu, un charme discret semblable à ces rayons du matin qu'un nuage peut éteindre... ».

Rosemonde habite encore chez sa mère, au 107 du boulevard Malesherbes, et le jeune couple s'y installe d'abord, avant de rejoindre un petit hôtel particulier, loué rue Fortuny. Ils s'aiment. Avec passion. Rosemonde idolâtre son jeune mari. À un point tel que, comme l'écrit son fils Maurice dans ses Souvenirs, elle oubliera son propre travail :

« Mon père retenait souvent ma mère auprès de lui quand il travaillait : peut-être y eut-il rarement dans l'histoire

1. Charles Pierre Gaston Napoléon Deschamps (5 janvier 1861-15 mai 1931). Archéologue, écrivain, journaliste et homme politique français. Il fut professeur au Collège de France.

littéraire quelque chose d'aussi émouvant que leur union et que cette grande intimité poétique qui en découla ! Les poètes sont déjà si rares qu'il est presque exceptionnel qu'ils se rencontrent. Sans doute n'y eut-il jamais entre eux la moindre collaboration, mais la part jouée par ma mère dans la destinée d'Edmond Rostand n'en fut ni moins haute ni moins évidente. Anxieux de perfection comme on le fut rarement, doutant de lui-même au sommet même de la gloire, mon père n'était jamais content de son œuvre. Que de fois, il interrompit *La Princesse lointaine*, que de fois, il voulut renoncer à *Cyrano*, que de fois, il fut près de ne pas terminer *Chantecler* ! C'est alors que ma mère intervenait. Ayant dans son génie une confiance qu'elle avait devinée dès la première heure, une confiance qu'il n'avait pas lui-même, elle recopiait la page négligée et rapprochait pieusement les morceaux du feuillet déchiré. Et c'est ainsi qu'elle pouvait rapporter au poète trop modeste la scène qu'il avait voulu détruire la veille...

« Il lui semblait que le temps et l'attention qu'elle vouerait à son œuvre personnelle risqueraient de nuire à celle d'Edmond Rostand. Et, ainsi entièrement absorbée par le grand travail qui se faisait auprès d'elle, elle préféra celui-ci au sien jusqu'au jour où, après *Cyrano* et *L'Aiglon*, la gloire de mon père se fut entièrement affirmée. »

Entre Edmond et Rosemonde, ce n'est pas seulement l'amour fou. Le poète a trouvé son inspiratrice. Il lui faut composer le chef-d'œuvre digne de sa muse. Il s'essaie, il tâtonne, il rature, il cherche un sujet, ainsi dans *Madame d'Épone*, le roman très en vogue alors de la comtesse de Puliga¹ qu'elle publie sous le nom de Brada. Il esquisse un acte de la pièce qu'il veut baptiser *Alceste*, dont les

1. Henrietta Consuela Sansom, comtesse de Quigini Puliga (24 avril 1847-5 août 1938). Femme de lettres et romancière française qui puise les intrigues de ses livres dans l'aristocratie cosmopolite.

personnages principaux sont Julie d'Angennes et le marquis de Montausier. Rien ne vient. Il se lasse de tout.

Avec son beau-frère, le demi-frère de sa femme, il écrit en tandem *Le Gant rouge*. Ce vaudeville en quatre actes est interprété au Théâtre de Cluny. Et c'est un four complet, joliment éreinté par la critique. Le tout-puissant Francisque Sarcey¹ ose même écrire dans *Le Temps* : « Ce qui distingue d'une façon toute particulière la pièce de MM. Lee et Rostand c'est qu'il ne s'y rencontre point un seul mot spirituel. Pas un trait en quatre actes, cela est fort rare et tout à fait remarquable. »

Quinze représentations suivront tout de même. Juste le temps de prendre le virus de la scène, de découvrir ses audaces comme ses rites, ses habitudes, ses obligations, ses exigences. Edmond piétine, il n'est pas impossible de l'imaginer heurtant le cristal de l'encrier de sa plume de fer. Que publier, de suffisamment fort et bon ?

« J'ai envie, écrit-il à sa femme, de me plonger dans un travail vraiment littéraire. J'ai comme une soif de faire quelque chose dont je puisse être fier, quelque chose surtout qui soit bien de moi ; où il y ait une personnalité, une originalité quelconque. J'ai soif d'art, d'une œuvre véritable, délicate, peut-être puissante, de quelque chose, qui, en le faisant, me donne un battement de cœur, d'émotion ou d'orgueil. Et que faire ? Je ne sais, je voudrais une pièce en vers parce que c'est là où la forme doit être la plus amoureusement soignée ! Et je me sens trop épris de la forme, en ce moment, dégoûté que je suis de tout ce qui n'est ni écrit ni pensé ! Je me demande avec anxiété si jamais votre tendresse sera fière de moi, si elle pourra se conserver intacte pour quelqu'un qui ne produit rien de joli ni de beau. Je suis désespéré à l'idée que peut-être, au fond, vous vous découragez déjà. C'est absurde évidemment, mais n'est-ce pas que vous avez lu des choses de moi qui vous ont prouvé que

1. Francisque Sarcey (8 octobre 1827-16 mai 1899). Journaliste et critique dramatique français.

DANS LA MÊME COLLECTION

Les Condé
par Christian Bouyer

Les Romanov
par Bertrand Deckers

Les Nehru-Gandhi
par Renée-Paule Guillot

Les Guises
par Henri Pigaillem

Les Hugo
par Henri Pigaillem

Les Médicis
par Henri Pigaillem

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EUCN000587.N001
Dépôt légal : septembre 2015